

LE MANUEL DE LA PAROLE

Manifestes québécois

Tome 2
1900 à 1959

Textes
recueillis et commentés
par Daniel Latouche
et Diane Poliquin-Bourassa

LES ÉDITIONS DU BORÉAL EXPRESS
C.P. 418, Station Youville, Montréal

Document 67

Manifeste de Valdombre (1936-37)

Source: *Les pamphlets de Valdombre*, Sainte-Adèle, 1ère année, no 1, 1 décembre 1936, pp. 1-7; no 2, 1er janvier 1937, pp. 45-47.

En moins d'un an, le Québec prépare deux campagnes électorales: Taschereau est reporté au pouvoir en novembre 1935 malgré les efforts combinés des conservateurs et de l'Action Libérale Nationale. Mais l'enquête sur les comptes publics qui se tient au printemps de 1936¹ oblige Taschereau à remettre sa démission; le nouveau chef des libéraux, Adélar Godbout, demande des élections. C'est vers la même époque que survient la rupture entre Duplessis et Gouin: l'Union Nationale abandonne le groupe de l'A.L.N. et entreprend seule la campagne électorale. Le 17 août 1936, Duplessis remporte les élections² et l'ensemble de la population espère des transformations d'importance.

Retiré à Sainte-Adèle, Claude-Henri Grignon³ croit que le salut de la nation canadienne-française réside dans le retour à la terre et dans la foi sacrée catholique. Il espère que le prochain gouvernement comprendra son appel.

Il voudrait pouvoir inverser le mouvement de l'histoire qui attire les ruraux vers les villes; en l'espace de trente ans, soit de 1900 à 1930, le Québec est devenu urbain

et Grignon craint pour l'identité nationale. La ville apparaît alors comme l'élément destructeur de la nation et l'instruction devient un ennemi qui éloigne les jeunes de la terre. Cette période de la littérature qui regroupe *Un homme et son péché*, *Menaud maître-draveur* et *Trente arpents* est représentative d'une « crise (qui) est subie comme le drame de la dépossession »⁴. Cette forme de nationalisme plonge profondément aux sources du passé et Grignon valorise tous les événements qui impliquent la participation du peuple, même les plus obscurs.

1. L'enquête révèle de nouveaux abus du régime Taschereau. Un fait surtout va frapper l'opinion publique à cause de son côté ridicule: M. Vautrin a fait payer par le Ministère une paire de culottes achetées pour ses voyages d'inspection. L'affaire sera désormais connue sous l'appellation « les culottes de Vautrin ».
2. L'U.N. obtient 76 sièges, le Parti libéral 14 et l'A.L.N. se voit retirer l'appui de la population.
3. Claude-Henri Grignon (1894-1976), écrivain, connu sous le pseudonyme de Valdombre. Il publie, de 1936 à 1942, *Les Pamphlets de Valdombre*, où il essaie de communiquer sa foi en l'Église et en la paysannerie. Grignon réclame une langue et une littérature canadiennes-françaises autonomes et il collabore activement aux journaux dirigés par Olivar Asselin. On lui doit *Un homme et son péché* (1933).
4. André-J. Bélanger, *L'apolitisme des idéologies québécoises*, p. 358.

Je n'entends point vous abrutir avec l'exposé d'un programme. J'abandonne volontiers cette mission très honorable et surtout fort commode à des Arrivés notoires qui n'ont généralement rien à dire ni rien à exposer. Ils ne manquent pas chez nous. Vous les connaissez. Ils servent de divertissement à la racaille en bombance d'élections. Je souhaite que la racaille rappelle à ces pîtres les promesses des grands jours. Ce sera moins drôle, et le champagne gardera un goût d'amertume.

Je parle à mes abonnés et à mes lecteurs. Je les tiens pour sérieux et je ne doute pas qu'ils me fassent l'honneur de me croire sincère.

Les PAMPHLETS DE VALDOMBRE n'ont pas l'intention d'affirmer un mouvement et encore moins de créer un parti politique aussi bien qu'une chapelle littéraire. Je n'ambitionne qu'une chose: défendre la cause de la Vérité. Défendre la lumière. La lumière est une, perpendiculaire, brutale et foudroyante. Il n'y a pas deux lumières. Trop de bonnes âmes chez nous semblent l'oublier.

● La « racaille » a pu se divertir abondamment puisqu'il y a eu deux élections en moins d'un an et que la dernière campagne électorale remonte à quatre mois.

Dans une période extrêmement agitée de notre histoire, où le désordre et la provocation tiennent lieu d'idées politiques, il paraît essentiel et très urgent de juger les hommes et les idées et les faits. Les juger, c'est-à-dire les marquer au fer rouge. C'est là une besogne qui comporte des dangers, des ennuis et des ennemis de toutes sortes, mais j'accepte de la faire. Tant pis pour moi et tant pis... pour ceux-là que vous connaissez■.

J'ai toujours compris que le seul orgueil et la seule ambition de l'écrivain, c'est de pouvoir dire franchement ce qu'il pense. On peut compter sur deux doigts de la main les revues et journaux, dans le Canada français, assez courageux et assez libres pour offrir au peuple une pareille alimentation.

Il va sans dire que je me lance dans une aventure qui me pèsera sans doute lourdement d'ici quelques mois. Je ne mangerai pas dans l'auge des trusts ni des puissantes sociétés anonymes, lesquelles, comme chacun sait, tiennent à la gorge nos journaux de haute (?) information▲. Moi je reste à la merci de mes abonnés et de mes lecteurs.

Je veux apporter à quelques-uns un peu de lumière, de cette lumière qui réchauffe les coeurs et dirige les esprits. Et je songe: le peuple n'est donc pas lassé des mots, des formules et des promesses de toute nature et de toute compromission que leur servent, à l'année, des feuilles vendues à tel ou tel parti politique, à telle ou telle théorie littéraire?

Qu'on prenne garde! La jeunesse a faim◆. la jeunesse espère, la jeunesse rêve, mais elle a faim. Je comprends que des ministres qui mangent leurs quatre● repas, qui touchent des émoluments de \$10.000 par année pour un travail qui n'en vaut pas \$2.000, je comprends qu'ils aient oublié la Jeunesse, après lui avoir tout promis, mais la jeunesse a faim, et c'est là une torture que seule notre civilisation pouvait inventer, et c'est là un châtiment que méritent les crétiens qui tiennent depuis si longtemps l'espérance en état de mendicité.

Il reste un compte à régler et nous le réglerons fort exactement avec certains Messieurs, qui disposent peut-être des lois et des policemen, mais qui ne conduiront pas plus longtemps la jeunesse à coups de bottes ou à coup de promesses, ce qui revient au même, avec un peu plus de lâcheté.

Par amour à l'endroit de ma petite patrie■, par respect pour mon village et pour tout un passé que je bénis et que je vénère, je n'entre pas dans la mêlée avec aigreur ni avec amertume, ni non plus, ainsi que le prétendent des assis et des vendus, pour assouvir (j'emploie leur style et l'on me pardonnera) pour assouvir quelque vengeance.

Si des canailles, si des exploiters du Pauvre, si des bouffons de la politique (ou de la littérature) m'incitent à faire usage de la langue de l'invective (la seule du reste que je respecte), je ne reculerai devant rien: je fesserai. On peut être assuré que la sainte colère ne résidera que dans le style, jamais dans mon coeur, car c'est bien mal me connaître que de me juger capable de haine.

Je dois rendre tout de suite ce témoignage que les jeunes d'aujourd'hui sont moins abrutis que ceux de mon temps. En plusieurs endroits de la province, les idées bougent et je pressens que bientôt on déclenchera une action puissante. D'ici là, c'est le désordre au sein même de l'enthousiasme parce que le chef, le vrai chef fait défaut▲.

Des journalistes jeunes et pleins de feu font présentement la guerre aux Juifs. D'autres, non moins bouillants et sincères, la font aux Anglais. Où cette offensive nous conduira-t-elle? A une vérité, à une vérité peut-être relative, mais à une vérité, car tout mouvement d'idées et d'opinions, quel qu'il soit, conduit à la lumière.

Je connais personnellement les inspireurs et les chefs des mouvements de la jeunesse actuelle. Je sais que plusieurs se paient de mots et de rêves, tandis que d'autres n'attendent que le bon moment de tenter le coup de force. A tous, je dirai ceci: Il n'y a qu'une façon de reconquérir nos droits chez nous et de reprendre notre liberté: c'est par la possession du sol et par le maintien sur le sol de la paysannerie canadienne-française◆. J'ajoute que notre salut politique réside tout entier dans notre foi et dans la pratique de

■ Les ennemis avoués de Valdombre sont nombreux car, bien que s'intéressant de près à la politique, il n'appartient à aucun parti. Il lutte contre la corruption, celle des libéraux et de tous les «politiciens», contre les idées communistes et socialistes, contre le corporatisme. Il n'aime ni les hommes politiques ni les intellectuels.

▲ Duplessis avait déjà dénoncé l'ingérence des trusts et du gouvernement Taschereau dans le Catéchisme des électeurs (document 66).

◆ Consciemment ou non, Grignon reprend la conclusion de Gagnon dans «Politique» (Vivre, 16 avril 1935, p. 2), qui, lui aussi, affirmait que «la jeunesse a faim». Il n'y a cependant que cette idée de commune entre les deux textes.

● Quatre???

■ C.-H. Grignon est originaire de Sainte-Adèle. Il apprécie beaucoup les Laurentides et après un séjour à Montréal, il va revenir s'installer dans les pays d'en haut.

▲ Le thème du chef absent revient souvent dans les discours politiques. Tous les partis, toutes les factions recherchent un guide fort et éclairé. Ce thème fait pendant à celui du «père absent». La nation canadienne-française se cherche encore.

◆ Toutes les solutions apportées par les autres groupes n'en sont pas de véritables. Tout comme Duplessis, Grignon voit l'avenir du Québec sur la terre. Tout comme La Relève qui dénonçait l'esprit du modernisme et le matérialisme, Grignon croit en un retour aux valeurs originelles. La ville est encore le monstre qui dévore les pauvres habitants et leur fait perdre leur foi.

la religion catholique. C'est la seule lumière qui préservera la patrie en danger comme c'est la seule lumière qui tuera le communisme. Je n'en vois pas d'autres.

Il s'agit maintenant de trouver l'idée maîtresse qui assurera cette délivrance et cette survivance. Sera-ce le fascisme tel que prêché avec tant de chaleur? Ou bien, devons-nous nous tourner vers le séparatisme que les froids Anglais, et si braves, redoutent par-dessus tout? Accepterons-nous avec candeur l'idée de corporatisme que répandent en partie, si je ne m'abuse, les deux autres mouvements à la fois? C'est ce que nous verrons. Mais j'avertis la génération qui nous précède de ne point rejeter aucune de ces idées sans l'avoir, au préalable, sérieusement examinée. Il en cuira à plusieurs peut-être de se moquer de la jeunesse, de répudier l'enthousiasme, l'ardeur, la générosité et les admirables folies qui ont grandi l'homme et créé les nations.

C'est ce que nous enseigne l'histoire.

Je tiens à déclarer ici publiquement qu'aucune raison ne justifie, pour le moment, mon adhésion à tel ou tel parti politique qui refuse de reconnaître la présence du passé. Je précise, toutefois, que j'appuierai de toutes mes forces le parti politique qui gardera pour but capital le salut des paysans et le maintien de la paysannerie canadienne-française sur un sol héroïquement défriché et si douloureusement défendu. Oui, ce parti politique● je le défendrai de toute la violence et de toute la sincérité de mon langage, pourvu qu'il me fournisse les meilleures garanties et les plus sérieuses possibilités de réalisation.

D'ici là, je reste libre et mes correspondants le savent. D'aucuns s'étonneraient à la lecture des lettres généreuses, extrêmement enthousiastes et sympathiques, que m'adressent tous les jours des personnes attachées aux deux vieux partis et au nouveau (qui me paraît plus vieux que les deux autres) et qui n'hésitent pas à m'appuyer dans la bataille qui s'engage. Ces esprits libres ont compris tout de suite la générosité de l'oeuvre que j'entends poursuivre et ils sont prêts à tous les sacrifices. Il ne m'appartient pas de les féliciter, mais je les en remercie avec toute la simplicité et avec toute la sincérité dont je suis capable.

Je songe qu'il est temps qu'un écrivain libre se lève pour juger les hommes et les idées. Je suis las moi-même de me trouver en face de la patience d'un petit peuple, d'une patience ou d'un avachissement que l'on finira par considérer comme une vertu nationale. Des bandits politiques peuvent commettre les plus grandes injustices et accomplir les plus odieuses bassesses, le peuple ne bouge pas, le peuple demeure impassible. Il ne proteste plus et ne maugrée même pas. On l'a tellement abruti, depuis près d'un siècle, qu'il se trouve et se complait dans une léthargie inquiétante. Seul, un tremblement de terre, semble-t-il, pourrait le secouer. Et encore?

Je sais bien que je vais proférer d'inutiles anathèmes et que je prêcherai dans un désert de glace, mais je me jugerais le dernier des hommes, si je ne faisais pas entendre les plaintes et l'indignation d'une modeste partie du peuple qui n'a pas encore accepté de mourir.

Et pour défendre une juste cause et pour attaquer la canaille, j'ai recours à la seule forme de journalisme que je puisse concevoir: le pamphlet.

Des imbéciles médaillés et diplômés, des ignorants envieux ne manqueront pas de me traiter de «vil pamphlétaire» parce qu'ils ont appris à l'école que «le pamphlet est un petit écrit satirique et violent». Leur conception de la critique ne va pas plus loin. On me permettra de les plaindre. Ils ignoreront jusqu'à la fin des temps que le pamphlet peut être parfois tout amour, même s'il garde comme objet principal, de supplicier les lâches. Le pamphlet, c'est la ligne droite; le pamphlet, c'est la lumière. Il se passera toujours des euphémismes, des circonlocutions, des réserves, de la mesure, des restrictions et autres artifices, que des rhétoriciens habiles et flancs mous, ont inventé pour mieux corrompre une civilisation pourrie jusqu'à la moelle.

● Grignon se défend bien au début du texte de présenter un programme mais il espère cependant que ses idées seront assimilées et qu'elles entraîneront la formation d'un parti paysan.

Pour glorifier les pamphlétaires, je veux bien dire les plus grands écrivains de la littérature française et de toutes les littératures, je ne saurais me priver de certaines violences et des beaux vocables de l'invective qui allument les étoiles ou font éclater la foudre. Du reste, je suis assez vieux pour savoir que chaque fois qu'un homme dit une vérité, une vérité qui fait mal, il se trouve toujours des pleutres pour le traiter de «pamphlétaire» et pour affirmer, une main sur le coeur et l'autre sur l'Évangile, que cet homme est un grossier, qu'il parle un langage violent et qu'il doit être voué à toutes les gémonies, ce qu'on ne manquera pas de faire à mon endroit, et c'est précisément, si vous voulez le savoir, ce qui m'enchantait d'avance et me plonge dans un enthousiasme délirant.

On ne s'étonnera pas de me voir accorder dans mes pamphlets une large place à la littérature, que je mets bien au-dessus de la politique, car un peuple sans littérature est un peuple sans histoire■ et un peuple qui ne s'occupe pas de littérature est un peuple d'idiots.

De temps à autre, je publierai un conte inédit, d'un réalisme qu'on jugera peut-être un peu brutal, mais qui sera à lui seul tout un pamphlet. On devrait savoir que je n'ai jamais écrit pour les péronnelles, pour les sorbonnards, pour les salonnards, pour les cadavres et que je ne suis pas pour commencer.

Avant que de mettre un point final à cette très calme introduction je veux remercier chaleureusement tous mes abonnés, qui ont répondu avec tant d'enthousiasme à mon appel, me comblant d'espairs que je n'aurais jamais prévus. Je remercie également tous ceux qui me feront l'honneur de me lire et qui, je l'espère, me resteront fidèles. Ils peuvent être assurés que si mes pamphlets ne se vendent pas beaucoup, du fait que je vais pourchasser et sabrer la canaille, celle d'en haut comme celle d'en bas, je resterai du moins et toujours l'invendable.

«Je ne demande à personne de croire à la bonté des doctrines que j'expose», écrivais-je en janvier 1936. Je répète aujourd'hui, et j'entends que l'on me comprenne bien: «Je me compterai pleinement satisfait si le lecteur met autant de sérieux à lire mes pamphlets que je mettrai de sincérité à les écrire».

Et je commence.

Quel épigraphe mettrai-je à ces pamphlets? Je ne trouve rien de mieux à citer que SEPT phrases d'un écrivain français catholique, que tout le monde catholique ignore▲, naturellement, mais qui n'en reste pas moins le justicier ardent, capable de RALLUMER le feu des Enfers.

Les voici:

«Le riche est une brute inexorable qu'on est forcé d'arrêter avec une faux ou un paquet de mitraille, dans le ventre.

Il est intolérable à la raison qu'un homme naisse gorgé de biens et qu'un autre naisse au fond d'un trou à fumier. Le Verbe de Dieu est venu dans une étable, en haine du Monde, les enfants le savent, et tous les sophismes des démons ne changeront rien à ce mystère que la joie du riche a pour substance la Douleur du pauvre. Quand on ne comprend pas cela, on est sot pour le temps et pour l'éternité.

Ah! si les riches modernes étaient des païens authentiques, des idolâtres déclarés: il n'y aurait rien à dire. Leur premier devoir serait évidemment d'écraser les faibles et celui des faibles serait de les crever à leur tour, quand l'occasion s'en présenterait. Mais ils veulent être catholiques tout de même et catholiques comme ça!»

Ces phrases je les fais miennes et je n'hésite pas à les CLOUER SUR LA PORTE DES HUMBLÉS QUI S'OUVRE SUR MES PAMPHLETS.

Un siècle! Déjà un siècle!◆

Cent ans de misères, de privations, de gros lard, de galette de sarrasin, de servitude, de soumission et de coups de pied au derrière, voilà ce que le petit peuple du Québec devait endurer.

■ La formulation est une réplique tardive à l'invective de Lord Durham: «Ils sont un peuple sans histoire et sans littérature». Si nous pouvons nous doter d'une littérature, nous aurons une histoire, semble dire Grignon.

▲ ???

◆ Il s'agit de la commémoration des événements de 1837-38. Grignon veut faire des Patriotes les héros du peuple. En l'absence de chef, il est bon d'entretenir l'espoir et le passé

Nous sommes de la grande Race des porteurs d'eau et des scieurs de bois. C'est une gloire que n'ambitionnent ni les Juifs ni les Anglais. Ces étrangers se contentent de posséder toutes nos ressources naturelles, les forêts, les mines, les forces hydrauliques, tout le commerce et toute l'industrie.

N'importe. Nous avons des «professionnels» en masse. Les avocats ne font pas défaut: les ronds de cuir non plus. Et le nombre incalculable de bacheliers que nous fabriquons en série, chaque année, nous rassure sur l'avenir national●. Bourrés de grec et de latin, nous crevons de faim■.

Nous ne manquons pas de politicailleurs, vous le savez. La politique, c'est notre pain quotidien; c'est notre puissance héréditaire, depuis «l'archevinage», jusqu'au «ministrage», en passant par le cirage de bottes. Nous faisons de beaux discours saintjeanbaptisards, soit à Ottawa soit à Québec pendant que les Anglais et les Juifs font et défont le pays.

Joli régime et jolie race!

* * *

Mes lecteurs ne s'imaginent pas, j'espère, que je vais offrir à mes compatriotes des fleurs et les souhaits d'usage. Si je me laissais attendrir, je croirais leur manquer de respect et les traiter comme des sots.

À l'aube de l'année fatidique, je prononce ces paroles: «Si mes écrits peuvent mettre seulement un peu de coeur dans le ventre de la jeunesse canadienne-française, je me contenterai pleinement satisfait». Je ne désespère pas, mais elle a besoin de se tenir et de faire face à la sainte Misère qui s'en vient.

* * *

Je souhaite, d'abord, que tous les fils de paysans, abreuvés de Virgile et de rhétorique, ratent leur baccalauréat en 1937 et qu'ils retournent au soleil sur la terre paternelle, qu'ils n'auraient jamais dû abandonner, même si des parents indignes et imbéciles les forçaient à trahir la nation▲;

Je souhaite que pas une parcelle de terre québécoise ne soit vendue à des étrangers, pour aucune considération. Si le sol français et fatigué reste impuissant à nourrir la famille, eh bien! que le Paysan et ses fils aient la fierté et le courage de mourir sur le labour, les deux bras en croix, en sauvant la Patrie;

Je souhaite qu'un krach formidable se produise à la Bourse, au cours de l'année, forçant ainsi les voleurs, les profiteurs sans entrailles, les égorgeurs du Pauvre à restituer au Démon SON ARGENT;

Je souhaite une plus grande liberté de la presse, de cette liberté que le révolutionnaire Camille Desmoulins appelait la «terreur des fripons»;

Je souhaite qu'on remplace la Saint-Jean-Baptiste nationale par le «Fête des Pendus»◆ et qu'on organise, malgré les conseils et la peur de certains sénateurs anglais, une manifestation monstre qui durera trois jours et au cours de laquelle, les jeunes chefs des mouvements politiques actuels feront respecter les droits des Patriotes et crieront leur amour du Canada français dans une éloquence de lumière et de vérité.

Je souhaite que ces Assises de la liberté aient lieu à Montréal et que cent mille Jeunes Canadiens-français parquent dans les rues de la Cité, imposant leur présence et leurs revendications au capital anglais, juif, étranger;

Je souhaite que tous les chefs des groupes politiques de jeunes finissent par s'entendre, qu'ils posent des principes nets et clairs pour le salut immédiat de la Nation et qu'ils commencent, sans tarder, une formidable campagne de presse et de meetings contre les gouvernements qui refusent ou qui se voient impuissants à remplir leurs promesses;

Je souhaite que l'on supprime, une fois pour toutes, l'enseignement de l'anglais dans nos écoles. Si les vainqueurs arrogants veulent commercer avec nous et s'ils sont nos frères, qu'ils commencent par apprendre notre langue. Nous verrons après;

● La population des collèges classiques, en 1935, se chiffre à 8,904 étudiants des éléments latins à philo II et 18,117 étudiants fréquentent les universités catholiques.

■ La culture ne nourrit pas son homme lorsqu'elle est étrangère.

▲ L'avenir de la nation ne réside pas dans la culture et l'éducation mais dans le retour à la terre. L'éducation s'acquiert dans les villes et les villes détruisent l'esprit sain des campagnards. Il n'y a aucune honte à être paysan; voilà le message que Grignon veut faire passer.

◆ Fête des patriotes.

Je souhaite qu'on fonde un parti VERT, le parti des Paysans, car n'oublions jamais, qu'il y a un siècle, nos pères mourraient sur l'échafaud pour la défense du sol, de notre religion et de nos DROITS;

Je souhaite que 1937 soit l'année du triomphe de la Jeunesse Canadienne-française, pour laquelle je me battrai jusqu'au dernier souffle si elle veut bien me porter confiance et seconder mes labeurs;

Et du haut de mes montagnes du nord, par cette journée blonde d'un hiver sans pareil, je salue mes abonnés, mes lecteurs, mes amis, tous les collaborateurs d'une juste cause et je souhaite à tous

UNE PATRIOTIQUE, UNE LABORIEUSE ET GRANDE
ANNÉE 1937
